

L'Abitibi en action

Nathalie Côté

Fragments d'art actif
Numéro 105, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, N. (2010). L'Abitibi en action. *Inter*, (105), 40-41.



> Donald Trépanier

L'Abitibi en action

PAR NATHALIE CÔTÉ

Jeux de société, incantations, succession frénétique de tableaux les plus divers, les artistes gravitant autour du centre d'art L'Écart de Rouyn-Noranda ont présenté lors de leur passage au Lieu des performances testant les limites du genre. Il y aura une abondance d'objets de plastique, beaucoup de costumes, de nourriture (saucisse, sandwich au jambon, gomme à mâcher, boîte de nourriture pour chien). Certaines prestations se rapprocheront dangereusement (et heureusement) du spectacle loufoque, voire de l'amusement de cabaret, plutôt que du sérieux que commande l'art.



> Carole-Yvonne Richard



> Véronique Doucet



> Alain Desrochers avec Andréane Boulanger et Whitney Gagnon

Raconter une performance c'est faire le récit d'une histoire à laquelle on a participé, comme acteur adjuvant ou opposant. La performance à raconter n'est en réalité que l'histoire même de cette participation où les sujets régis et régissant se déplacent et s'échangent leur fonction.

René Payant, *Vedute : pièces détachées sur l'art, 1976-1987*, Laval, Trois, p. 299.

Après une série de petites actions simples et éclectiques (casser des crayons, mâcher – trop – de gomme) rythmées par les mots *politique* et *révolution* dits comme s'il cherchait une façon de faire agir l'art sur le monde, Donald Trépanier épatera l'assistance en gonflant un avion de plastique construit de toutes pièces. Il pilotera quelques secondes cette sculpture monumentale avant qu'elle ne s'abîme contre un mur, donnant avec ce *crash* réel et symbolique un coup d'envoi spectaculaire aux soirées de performance que feront les sept artistes abitibiens.

Le corps problématique

Alain Desrochers fera son entrée sur « scène » habillé en diva, produisant un numéro « surréaliste ». Il ne supportera pas longtemps sa majestueuse robe, la déchirant pour gambader à demi nu dans la galerie devenue son aréna. L'un dira : « Encore de la provocation ! » ; une autre déplorera qu'il lui ait « égratigné le genou en passant »... Nous aurons surtout, devant ce spectacle, le sentiment d'accéder à des bribes d'inconscient livrées dans le chaos de l'art en action.

Les questions sur la représentation du corps sont posées sans détour dans le travail d'Alain Desrochers, elles traversent toute l'histoire de la performance. L'artiste et son double personnifié par une *drag queen*, sorte de figure de l'aliénation, cherchant d'un geste désespéré une robe dans une valise débordante, mettront en scène un

corps débordant qui voudrait être un autre : plus svelte ? Plus féminin ? Plus quoi ? Desrochers s'activera devant des moniteurs télé, chantera quelques lignes d'opéra.

Aidé de deux collaboratrices, Andréane Boulanger et Whitney Gagnon, ils joueront différentes scènes éclectiques. Entre l'une qui concocte un sandwich au jambon et l'autre essayant diverses tenues ou entrant à quatre pattes, maintenue en laisse par la diva du trio, chez Alain Desrochers – et nous le verrons aussi chez Véronique Doucet et Andréane Boulanger – quelque chose de viscéral se joue dans la performance. Elle semble être un exutoire, une action cathartique.

L'expérience de l'inachevé

On retrouve en effet chez plusieurs performeurs abitibiens un travail plus brut que calculé, une façon de faire de la performance, une volonté d'exprimer quelque chose de vital avec peu de considération pour les conventions de la performance (il y en a !) : quand Andréane Boulanger sort de sa valise ses costumes, cordes et chapeaux, préparant son spectacle cacophonique devant le public à qui elle demande constamment la collaboration ; quand elle nous surprend (agréablement) en traçant au sol un trait de chocolat en poudre, faisant un cercle délimitant son aire de jeu.

À plusieurs moments, tout semblera sur le point d'échouer dans le spectacle imprévisible d'Andréane Boulanger qui semble cultiver le *non finito*, selon l'expression italienne consacrée. Cet inachèvement de l'œuvre d'art permet de conserver la fraîcheur de l'esquisse. Mais n'est-ce pas l'un des intérêts de l'art action ? C'est d'ailleurs dans cette dimension inachevée, dans ce moment d'incertitude, que peut avoir lieu l'expérience esthétique.

La mise à nu des tabous

Demandant aussi la collaboration du public, Véronique Doucet, chaussant des raquettes, tentera de faire du saut à la corde (avec une corde faite d'une enfilade de saucisses). En vain. Dans l'action, elle abandonnera son « personnage » et le ton recherché pour redevenir elle-même, donnant plus de force aux tableaux ultérieurs et démontrant une fois de plus que l'artiste qui fait de la performance n'est pas un acteur de théâtre. Installée pudiquement derrière un parapluie à pois (trouvé la veille sur la rue), elle se rasera le pubis avec un rasoir électrique, moment le plus fort de sa série de tableaux. Ce geste dénonce l'aseptisation des corps, les canons de beauté dominant voulant que les femmes aient une allure éternellement prépubère. Avec cette action, elle s'inscrit à la suite des performeurs qui ont fait de la performance le lieu du dépassement des tabous, l'une des grandes fonctions de l'art, s'il en est.

Multiplier les rapports avec le public

Dans cette suite de performances baroques, le chant ensorcelant de Carole-Yvonne Richard sera d'une sobriété bienvenue, quoique guère plus rassurant. Telle une peintre-sorcière, elle distribuera de petites abstractions de bois peint à ceux et celles qui accepteront de soutenir son regard. Cette action rappelle encore comment la performance teste les limites des spectateurs, comment la proximité entre l'artiste et le public peut faire basculer les rôles de l'un et de l'autre.

Les liens avec le public vont en effet se multiplier dans les propositions abitibiennes ; elles l'interpelleront maintes fois directement, alors que peu de performeurs s'aventurent sur ce terrain. Ce sera particulièrement réussi (d'une simplicité qui rappelait les jeux d'enfants imitant un jeu télévisé) dans la performance de Matthieu Dumont prenant le rôle d'un peintre-animateur où le public pariera sur les tableaux que l'artiste aura faits au début de la performance. Des tirages au sort et une partie de cartes des plus élémentaires (le jeu de bataille) détermineront les trois gagnants. Il fallait nous voir observer les deux joueurs de cartes le plus sérieusement du monde un samedi soir sur la rue du Pont...

Alors que la plupart des performeurs arrivent souvent sur « scène » affichant un certain décorum, l'attitude délinquante des artistes de l'Abitibi a de quoi réjouir. Leur désir d'entrer en communication avec le public, de ne prendre ni l'art ni la performance trop au sérieux, a su créer un climat euphorique qui a fait dire à Richard Martel, directeur du Lieu, centre en art actuel, en guise de mot d'ordre final : « Créez ! Créez ! » Comme pour résister à l'endormissement. ■

Photos : Christian Messier.

Nathalie Côté est critique d'art. Depuis dix ans, elle collabore à l'hebdomadaire *Voir* ainsi qu'au quotidien *Le Soleil* de Québec et publie de nombreux textes dans différentes revues d'art contemporain. En 1998, elle obtenait une maîtrise ès art en histoire de l'art à l'Université de Montréal.